

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



La confusion des luttes

La notion de «convergence des luttes» signifie que les revendications égalitaires vont toutes dans le même sens et que les militants de tous les combats et de tous les pays doivent unir leurs forces. Égalité des sexes, des appartenances nationales, des cultures, des religions, des orientations sexuelles, des classes sociales, des êtres vivants, humains ou non: même combat! L'urgence climatique, sommairement intégrée depuis peu à tous ces combats, leur ouvre le marché facile des adolescents, des candidats aux élections et des prix Nobel de chimie.

D'une certaine façon, toutes ces luttes convergent bel et bien. Elles visent toutes la même cible, le mâle blanc occidental, cartésien, patriarcal, impérialiste et exploiteur. Et pourtant, malgré leur convergence quant à l'adversaire, ces luttes ne cessent de s'opposer les unes aux autres. Disons même que chacune d'elles inspire, selon le tempérament de ses partisans, des conclusions

violemment opposées... et pourtant tout aussi égalitaires.

Faut-il, par exemple, considérer qu'une patronne d'entreprise est une femme libérée qui a brisé le «plafond de verre» du machisme ou une capitaliste, accessoirement de sexe féminin, qui exploite ses «employé·e·s»? Et si elle adopte une attitude hautaine à l'égard de ses subordonnés mâles, est-ce la revanche, somme toute légitime, de la femme trop longtemps asservie ou une reprise servile du modèle sexiste ordinaire?

Et ces ouvriers qui, sous la houlette d'un patron progressiste, participent à la conduite de l'usine, incarnent-ils l'idéal égalitaire de la cogestion ou l'ignominie de la collaboration de classe? Et le couple homosexuel qui adopte un enfant après avoir recouru à une mère porteuse stipendiée, représente-t-il l'aboutissement victorieux

d'une série de durs combats pour l'égalité ou pérennise-t-il l'aliénation consubstantielle à la communauté familiale? Et nous ne parlons pas du «sexclavagisme» qu'on pourra lui reprocher si la porteuse n'est pas de race blanche.

Certaines féministes affirment qu'une femme peut tout à fait manifester sa pleine liberté en optant pour la *burka* la plus hermétiquement obscure et en acceptant

d'être la troisième épouse d'un époux trois fois plus âgé qu'elle. Mais ne risquent-elles pas, alors, de se faire les complices de l'exploitation millénaire de la femme par l'homme? Doivent-elles au contraire dénoncer une soumission rétrograde aux préjugés masculinistes de la loi coranique? Attention toutefois! la dénonciation pourrait révéler une islamophobie rampante pas très éloignée du racisme galopant.

Une femme a-t-elle le droit de rester à la maison pour s'occuper de ses enfants, parce qu'elle aime ça ou simplement parce qu'elle le juge nécessaire? Ne devrait-elle pas se contraindre à exercer un métier pour témoigner de ce qu'elle est l'égale de son mari, manifestant du même coup sa solidarité avec ses sœurs en lutte? Mais n'est-ce pas créer une nouvelle occasion de conflit familial, sous le prétexte qu'elle gagne moins, ou plus que son mari? Et alors? aborder la question sous cet angle, n'est-ce pas refuser une lutte nécessaire à l'avancée de l'égalité entre l'homme et la femme par souci bourgeois de confort?

L'égalitarisme sectaire qui inspire l'évolution de l'École vaudoise (et suisse, d'ailleurs, et européenne) induit mécaniquement un égalitarisme non moins sectaire à l'avantage des formations universitaires et au détriment des formations manuelles, techniques ou commerciales... et de ceux qui y apprennent leur futur métier.

Mentionnons encore le cas de ces parents égalitaires, généralement des enseignants socio-constructivistes sévissant dans une quelconque université pourrie de la côte ouest-américaine, qui veulent que leur enfant ne soit pas soumis au *diktat* génital de la biologie, mais qu'il choisisse librement son sexe selon son «ressenti». Sommes-nous malveillant de penser que ces parents ne seront vraiment satisfaits que si leur petit cobaye opte pour le genre qui ne correspond pas à ses attributs physiques?

Une culture égalitaire est-elle supérieure à une culture inégalitaire? Oui, étant donné la primauté du principe d'égalité. Cela justifierait un impérialisme intransigeant de la première à l'égard de la seconde. Mais il est tout aussi égalitaire de penser qu'il est impossible de juger supérieure ou inférieure une culture à partir d'une autre culture. Une telle position part du principe que les cultures sont imperméables les unes aux autres. D'un point de vue politique, cette conception débouche fatalement sur une situation communautariste, où, comme en France, cent peuples divers sont autorisés à cultiver leurs inégalités religieuses, ethniques ou claniques dans le cadre sans force assimilatrice de l'égalité républicaine.

On pourrait continuer avec les notions de laïcité religieuse, d'appropriation culturelle, de racisme systémique, de décolonialisme, en fait partout où l'on constate les conséquences contradictoires de l'application du principe d'égalité.

En fait, ce principe est en gros acceptable quand il s'agit simplement d'affirmer l'existence d'une commune nature humaine, le droit de chacun à la justice ou le respect du prochain. Les problèmes commencent quand le législateur l'applique à un domaine précis – éducation, école, famille, relations de travail, nationalité, religion. Les responsables, dans ces domaines, se voient alors contraints de ne tenir aucun compte de certaines différences et inégalités objectives ainsi que des conséquences concrètes qu'elles appellent inévitablement.

On nie des évidences physiques. On ridiculise des usages éprouvés et bien-faisants pour le plus grand nombre. On tient pour modifiables à volonté des institutions communautaires universelles et invariables, du moins dans leur raison d'être fondamentale, sinon dans leur forme particulière.

Et puis, comme tout n'est malgré tout pas possible, la nature finit tôt ou tard par répondre à ce genre de manipulations irréalistes. Elle le fait à sa manière inconsciente: brutale, aveugle et approximative. C'est pourquoi les différences et les inégalités qu'on croyait disparues resurgissent sous ces formes frontalement contradictoires.

Les luttes égalitaires convergent effectivement. Elles convergent vers une destructuration générale, qui atteint non seulement la cible commune, mais aussi, et peut-être davantage, leurs prétendus bénéficiaires.

Le carabinier vaudois et son sens de la survie

Le 9 octobre dernier, le bataillon de carabiniers 1 a remis son drapeau à la maison du Général Guisan à Pully, sous ce que d'aucuns appelleraient un temps d'infanterie, marquant ainsi la fin du cours de répétition 2019. Du 16 septembre au 11 octobre, les carabiniers ont remis à jour leur savoir-faire de fantassin, entre l'Emmental bernois et l'Aéroport de Genève, dont ils devaient assurer la sécurité lors d'un exercice d'une semaine.

Descendant de la compagnie franche d'Aigle créée en 1751, rassemblant les meilleurs tireurs de la région, le bataillon vaudois a tant bien que mal traversé 270 ans d'histoire militaire suisse, la chute de l'Ancien Régime et la Révolution, la création de l'Armée fédérale, deux mobilisations générales, la motorisation, l'enrégimentement, l'embrigadement et depuis 2018 l'endivisionnement. Il a survécu à des commandants valaisans ou même jurassiens, mais surtout aux différentes réformes de l'armée, dont nous avons perdu le compte!

Réputé et souvent envié, le carabinier vaudois doit sa survie aux traditions transmises par ses anciens, qu'il se plaît à entretenir même hors service. Son abbaye des officiers rassemblant bleus et vétérans, ses fanions de compagnie incarnant

chacun un esprit de corps bien affirmé, sa société militaire, son jargon, ou encore sa manière de trinquer l'index levé en «1», sont autant de symboles de la culture et de l'esprit de corps du bataillon. Lorsque, servant loin de chez lui, le carabinier a le mal du Pays, il trouvera toujours un moyen détourné (généralement récolté en septembre dans le Dézaley ou sur les Côtes de l'Orbe) pour passer quelques heures en terres vaudoises. Le carabinier vaudois est fier d'entretenir ces particularismes que la centralisation militaire n'a pas réussi à uniformiser et se plaît à se gausser des fusiliers ou même de ses camarades carabiniers genevois. Finalement, si le bataillon a survécu si longtemps et à tant de réformes, c'est peut-être aussi parce qu'il a vu passer des générations de jeunes soldats devenus par la suite politiciens, conseillers fédéraux ou encore chefs de l'armée et parce que ces autorités civiles et militaires se sont prises à apprécier l'esprit du carabinier.

Le bataillon est aujourd'hui le plus ancien corps de troupe de l'armée, le dernier bataillon d'infanterie du Pays de Vaud et ses 900 hommes sont encore majoritairement recrutés dans le Canton. Reste à savoir s'il survivra au service civil...

Edouard Hediger

Olivier Delacrétaz

Survivre à l'Anthropocène

Dominique Bourg est un philosophe français soucieux d'écologie. Il a enseigné à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne. En 2019, candidat au Parlement européen sur la liste *Urgence écologie*, il n'a pas été élu. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a conçu avec M. Alain Papaux un *Dictionnaire de la pensée écologique* (PUF, 2015).

Dans *Une nouvelle Terre* (Desclée de Brouwer 2018), M. Bourg avance que, depuis la Révolution industrielle, l'humanité est entrée dans une nouvelle époque géologique appelée Anthropocène (du grec *anthrôpos*=homme). L'homme est devenu le principal facteur de changement géologique et a déclenché un effet boomerang. Le système-Terre ne se laisse pas faire, il répond aux agressions par le réchauffement climatique, la fonte des glaces, les tsunamis, les cyclones, la sécheresse, les canicules à répétition. L'épuisement de la Terre résulte de l'exosomatization (du grec *exo*=hors de et *sôma*=corps), processus par lequel l'homme prolonge ses capacités organiques de mouvement et de connaissance en fabriquant des outils et des machines. Il peuple le monde d'artefacts, du silex taillé au téléphone portable, en passant par les lunettes, les voitures et les satellites. Depuis 1950, l'exosomatization s'accélère. L'homme exploite sans limite les dons de la Terre; tout est ressource pour lui, animaux, végétaux, minéraux, voire ses frères humains. Il inflige à la Terre des dommages affectant les conditions même de la vie, rendant son *habitabilité* problématique. Nous risquons un effondrement accompagné de troubles géopolitiques.

L'auteur voit une porte de sortie dans le domaine spirituel. La spiritualité

définit notre manière d'entrer en relation et d'agir avec ce qui nous est extérieur. Afin que nous nous accomplissions en tant qu'hommes, elle fixe les modèles à suivre et les fins ultimes. L'Occident moderne considère la nature comme un ensemble de matériaux transformables. L'accomplissement de l'homme consiste en une consommation infinie de biens. Ce modèle-là n'est plus tenable. Il nous a été inspiré par

une mauvaise interprétation de la Genèse selon laquelle Dieu a voulu que nous dominions la nature. *Savoir, c'est pouvoir*, a dit Francis Bacon, et Descartes nous a incités à devenir *maîtres et possesseurs de la nature*. L'histoire de l'Occident fut déterminée par ces idées. Le productivisme communiste enchaîna sur la Révolution industrielle, la bombe atomique américaine répondit à l'agression japonaise et à la guerre technique absolue menée par les Nazis. En outre, les guerres de religions du XVI^e siècle divisèrent les chrétiens. Le salut s'obtenait-il par les œuvres ou par la grâce divine? Pour reconstruire la société, les philosophes du XVII^e imaginèrent un état de nature duquel les individus s'extraient en se liant par contrat à leurs congénères. Le seul bien sur lequel ils s'accordaient était la poursuite collective du bonheur matériel en vue de l'enrichissement de chacun.

L'encyclique du Pape François *Laudato si'* réagit fortement contre les conséquences destructrices de l'idéologie moderne. L'homme n'est pas le maître de la nature, mais son intendant, son jardinier. Le message papal, qui incite à l'autolimitation et à la bienveillance envers toutes les créatures de Dieu, rejoint la pensée de Bourg. Ce dernier prône le

panenthéisme. Dieu n'est pas la nature, mais il est présent à toute la nature. Les animaux, les végétaux et les minéraux lui rendent tous gloire. Il faut retrouver l'unité de l'homme et de la nature et refuser l'opposition cartésienne entre sujet et objet, substance pensante et substance étendue. La réciprocité est première. Pas de je sans tu. Un enfant survit grâce aux bons soins de ses parents. *Recevoir implique rendre*. Pour préserver l'écosystème, il n'est pas nécessaire d'inventer une nouvelle religion syncrétique, cherchant noise aux religions existantes. La pluralité religieuse offre suffisamment de ressources spirituelles pour dépasser le dualisme.

Le narcissisme humain a été blessé quatre fois: depuis Galilée, l'homme n'est plus le centre du monde; Darwin lui a appris qu'il est parent du singe; Freud a montré que son inconscient le régit en partie et voici que la nature lui fait payer son appétit de domination. Les modernes ont substitué à toutes les modalités de jugement (vrai et faux, bien et mal, beau et laid, juste et injuste) le seul critère du profit. Tout acte et tout individu sont évalués en fonction de ce qu'ils rapportent. Au début, les efforts humains concentrés sur l'économie ont produit un quasi-miracle en Occident. Les besoins vitaux ont été satisfaits et le niveau de vie de chacun s'est élevé. Seulement, les Occidentaux, rejoints par les Asiatiques, se sont mis à consommer plus que ne l'autorise une planète finie. La consommation est devenue *addictive*. Des besoins superflus ne cessent d'être instillés dans les esprits par la publicité en vue d'assurer la croissance économique. Le pouvoir de l'Etat a diminué au profit de celui des multinationales

et des envies d'individus choyés, dont les droits à tout et n'importe quoi se multiplient.

Dominique Bourg nous invite à limiter nos désirs. La volonté humaine de domination doit désormais laisser place à un nouveau critère: la capacité d'éprouver du plaisir et de la peine, qui met tous les êtres vivants à égalité. La science pure sera réhabilitée au détriment des technosciences soumises du marché. Les résultats des études scientifiques qui révèlent les conséquences néfastes de notre avidité seront pris en compte.

Les biens communs (le climat, les forêts, l'eau, etc.) méritent de se voir accorder une personnalité juridique. Les crimes nuisibles à l'*habitabilité* de la Terre, les *écocides*, seront punis. Dans cette lutte, le discernement aura sa place. Bourg se méfie du véganisme; la chasse, l'élevage, le dressage, pratiqués dans le respect des animaux, sont utiles. L'intelligence artificielle n'est pas si dangereuse qu'on l'imagine; création humaine, elle peut être débranchée parce que dépendante des réseaux d'énergie.

Dans *Une nouvelle Terre*, Dominique Bourg est selon ses propres termes en plein tâtonnement. Il adopte un ton modéré. Si l'homme réduit ses prétentions matérielles et tente de se libérer de sa dépendance consumériste, il sera sans doute exposé à une anxiété plus vive. Pour atténuer celle-ci et retrouver *la vie simple*, il ne devra plus avoir honte de sa spiritualité et s'en portera mieux.

Bientôt nous résumerons le tout dernier ouvrage de M. Bourg, *Le Marché et l'humanité* (PUF 2019), plus politique et plus agressif. Nous réservons nos critiques pour plus tard.

Jacques Perrin

Les Circonstances de la vie

Après son premier roman, *Aline*, paru en 1905 et ayant rencontré un accueil plutôt favorable, Ramuz écrit de janvier à octobre 1906 un second roman, intitulé *Les Circonstances de la vie*. Né le 24 septembre 1878, il a alors 27 ans.

On suit pendant plusieurs années un jeune notaire, Emile Magnenat, homme plutôt introverti et un peu mutique, ayant de la peine à exprimer ses sentiments, mais aspirant à une vie normale. Le point de vue de la narration est très externe. Elle montre le déroulement banal de la vie et les soubresauts qui la marquent de temps en temps. Influencé par Flaubert peut-être – et malheureusement, aurait-on envie de dire, car un certain nihilisme flaubertien est peu intéressant –, ce roman raconte ce si peu de chose, ce «rien» en quelque sorte, qu'est la vie d'Emile transporté tel un bouchon sur la rivière de l'existence. On ne sait qu'à certaines étapes ce qui se passe en lui, le reste du temps, il fonctionne dans une routine assez terne. Il n'a pas de réflexion personnelle sur le monde ou du moins le narrateur ne nous en parle-t-il pas, se tenant à son parti-pris de vision extérieure. Il ne lit rien hormis des journaux, ne se cultive pas. Il se contente de chercher à gagner le plus d'argent qu'il peut. Parfois, il discute avec d'autres notables d'Aubonne, bourgade qui est renommée dans le roman, mais les échanges sont somme toute très convenus. D'une

certaine manière, Ramuz traite dans ce roman les hommes comme les choses du monde. Ils sont là, sans pensées on dirait, comme des animaux ou des arbres, et ils évoluent lentement selon l'inexorable avancée de la vie et les circonstances qu'elle fixe.

C'est peut-être dans le domaine sentimental que le narrateur exerce un tant soit peu son analyse omnisciente. Emile n'a jamais vraiment aimé. Il a peut-être été sincèrement aimé par sa première épouse frêle, frigide, et décédée rapidement, Hélène. Mais lui ne la voyait pas vraiment, accaparé par ses affaires et aiguillonné par le désir de la rousse et charnelle Alémanique, Frieda. Hélène mourra. Emile sautera sur Frieda. Tous deux partiront à Lausanne et s'y marieront. Mais il le reconnaîtra, il n'a pas vraiment aimé Frieda, et celle-ci n'a recherché que son argent. Ils auront un enfant, le chétif Gottfried, métaphore du couple de ses parents, un couple sans amour qui s'érodera inéluctablement. Emile finit seul à la fin du roman et, qui plus est, ruiné. Même vis-à-vis de son fils, il ne ressent aucun amour, car celui-ci ressemblera toujours trop à sa mère, qui l'a quitté pour un commerçant français plus riche.

Après *Aline*, ce roman dépeint d'autres manières d'être en relation avec les autres, notamment sur le plan amoureux. Aucun n'a le vrai amour d'Aline. L'amour de Frieda est un peu comme

celui de Julien, il est faux et instrumentalisé. Et les amours d'Hélène, première épouse d'Emile, et de ce dernier, sont faibles, incapables de s'affirmer.

Ce sont les *circonstances d'une vie* banale et fade — d'où le titre —, la vie d'un homme terriblement normal et conformiste, d'un homme qui n'a aucune passion, ni aucune aspiration un peu forte. Si Emile est comme puni par la vie, c'est peut-être moins pour ses présumées fautes qu'à cause de la prééminence chez lui de ses valeurs matérialistes et conformistes. Il ne recherche pas le vrai amour, avec personne, ni avec ses épouses successives, ni avec son fils, ni avec son frère, ni avec d'éventuels amis. Il est une figure du bourgeois fade, préoccupé par ses seules affaires juridiques et financières.

Ce personnage est vide. Sa tragédie vient de là. Il est le contraire d'un poète, d'un artiste, ou de tout autre homme qui veut vivre sincèrement et intensément. Il est l'inverse de ce que Ramuz cherche certainement à être. Emile est un anti-modèle, un contre-exemple. Par contraste, on ne peut qu'avoir envie d'être sincère, de penser, de se cultiver profondément, de nourrir sa vie intérieure et d'aimer vraiment. Ce roman est un repoussoir. Comme avec *Aline*, Ramuz montre le néant de ceux qui basent leur vie sur le paraître social et sur l'argent, car Emile a surtout, tout au long du roman, envie de faire de l'argent.

Dans cette œuvre de jeunesse, aucun personnage n'apparaît comme ayant une vie intéressante et positive. Tous les personnages sont en fin de compte assez médiocres, chacun à leur manière. De même, les activités sociales sont décrites de façon clinique et distanciée comme s'il s'agissait d'un documentaire ethnographique des mœurs vaudoises au début du XX^e siècle. Elles sont même souvent présentées avec une légère ironie. On sent le jeune écrivain prenant de la hauteur par rapport au monde dans lequel il évolue. Ce roman est au final assez triste et pessimiste, il paraît presque l'œuvre d'un misanthrope désabusé. Le jeune Ramuz cherche pourtant certainement à se situer d'emblée dans une exigence esthétique et existentielle élevée et il a bien raison d'agir ainsi. Peindre la médiocrité de certains hommes et la superficialité d'un certain jeu social est vraisemblablement requis par l'exigence de dire la vérité qui anime l'écrivain.

La seule chose qui trouve un peu grâce face à ce jeune et sévère narrateur est la nature. Il y a de belles descriptions des choses de la nature. Dans la suite de son œuvre, en gagnant en maturité, Ramuz parlera de la nature de manière encore bien plus profonde et belle. Ce roman est un roman de transition, et les suivants seront bien heureusement beaucoup plus beaux et puissants.

David Rouzeau

Déclin ? Progrès ?

Dans l'ambiance de fin du monde que se plaisent à entretenir les alarmistes de l'écologie et les pessimistes de tout poil, on est heureux d'ouvrir un livre roboratif : *Sagesse et folie du monde qui vient*¹, écrit en duo alternant par l'économiste Nicolas Bouzou et le philosophe Luc Ferry. Ces auteurs prennent avec conviction, avec talent de plume, et aussi avec le souci d'une argumentation factuelle sérieuse, le contrepied du catastrophisme d'aujourd'hui.

Non, notre planète n'est pas incapable de nourrir une population en forte croissance, contrairement aux idées malthusiennes dont le succès ne se dément pas.

L'amélioration de la productivité agricole assure

une quantité suffisante de nourriture à toute l'humanité; et si certains meurent hélas de faim, ce n'est pas faute de calories disponibles, mais parce qu'ils n'ont pas les moyens de se les procurer. Et même, malgré la pauvreté, la malnutrition, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, serait passée de 50% de la population mondiale en 1945 à 10% actuellement.

Non, il ne faut pas craindre la fin du travail, dont la troisième révolution industrielle priverait les hommes et les femmes au profit des ordinateurs et robots connectés. Cette peur de la machine est aussi vieille que le monde du travail. Bouzou rappelle que Vespasien défendit que l'on utilisât des grues pour reconstruire Rome détruite par Néron, afin de préserver les emplois des manutentionnaires. La réalité est que chaque étape de la mécanisation et de l'automatisation, qui supprime certains travaux, en crée d'autres et que, historiquement, dans la «destruction créatrice» de Schumpeter, la création l'emporte toujours finalement sur la destruction.

Non, nous n'allons pas vivre la fin de la croissance prophétisée par certains à la vue d'un monde dont les limites deviennent sensibles à divers égards. Par exemple, le potentiel de l'espace est loin d'être épuisé; on peut en dire autant, ajoutons-nous, de celui de la bio-médecine; et surtout le développement de l'économie connectée promet de nouvelles avancées prodigieuses et profitables.

Ça fait du bien de lire ces vérités, et d'autres sur une dizaine d'autres sujets, en antidote au pessimisme des adeptes d'une contrition morose et culpabilisante qui se défient viscéralement des capacités de l'homme à s'adapter, à rebondir, à innover.

Mais nos auteurs ne sacrifieraient-ils pas tout de même à un certain optimisme progressiste, à la façon des rationalistes? On commence à s'en douter en constatant qu'ils ne vantent pas seulement le progrès scientifique, technique et économique, mais aussi celui de l'alphabétisation (peut-être), de la démocratie (ce qui reste à prouver au-delà de l'apparence des régimes,

Les voici toutefois qui butent sur le problème des «fake news».

à supposer même que la démocratie soit un bien...), de l'égalité des droits, de la paix (ce qui reste

aussi à prouver même si les conflits internationaux ouverts sont assez rares de nos jours). Chez ces héritiers des Lumières, la part d'ombre qui obscurcit une face de la condition humaine n'est guère évoquée.

Les voici toutefois qui, en phase avec l'actualité, butent sur le problème des «fake news», ces fausses nouvelles propagées par n'importe qui (même par le président des Etats-Unis) dans tout l'univers branché, à la vitesse de la lumière électronique. Grave menace, qui pourrait mettre en cause le bon fonctionnement de nos sociétés... et l'optimisme fondamental de nos auteurs. Assez lucides pour ne pas croire à l'efficacité d'une législation «anti-mensonges», ils en appellent à l'instruction publique pour qu'elle s'attache à développer l'esprit critique au sein de la génération montante. Fort bien, du moins pour trier le vrai du faux dans le flux des plus gros bobards. Mais plus subtilement, dans la contagion du prêt-à-penser insidieusement orienté vers le politiquement correct, que penser de la prévention éducative si l'instruction publique est elle-même imbibée de préjugés idéologiques?

Nos auteurs, qui considèrent notre société surtout sous son aspect économique et technique, sont un peu courts quand on s'interroge sur tant de dérives morales auxquelles nous assistons: l'individualisme dominant au détriment du sens communautaire, la sacralisation des déviances biologiques au mépris des lois profondes

de la nature, le triomphe du matérialisme sur toute forte et large spiritualité autre que le petit zen accommodé à la sauce personnelle, la montée de sectarismes extrémistes et parfois violents en matière d'environnement et d'antispécisme, et même la faiblesse de la production artistique moyenne en comparaison des grandes périodes de création. Ces signes de dégénérescence de notre humanité n'en gangrèneront pas tous les membres, mais ils sont près de constituer les symptômes dominants d'une civilisation malade, du moins à l'Occident. Ils nous rappellent que le progrès, bien réel en matière scientifique, technique, partiellement économique grâce à la capacité créatrice

de l'esprit humain et à son glorieux cheminement dans la découverte et l'exploitation de l'univers matériel, n'existe pas à titre collectif sur le plan spirituel, artistique et moral.

Jean-François Cavin

¹ Luc Ferry et Nicolas Bouzou, *Sagesse et folie du monde qui vient – Comment s'y préparer, comment y préparer nos enfants?* XO Editions 2019, 440 p. - L'ouvrage est riche et notre commentaire ne prétend pas en rendre compte. Les auteurs, chapitre par chapitre, signent chacun leurs contributions; mais ils avancent de conserve, ce qui nous autorise à leur attribuer collectivement le sens général de l'ouvrage.

Occident express 43

C'était une fin d'après-midi idyllique à la campagne. Nous terminions un ragoût de veau sous un soleil rasant, sirotant notre petit vin maison, observant le chat qui venait, pour la première fois devant nous, d'attraper une souris. De loin j'ai vu un vieil homme hésitant sur ses pattes ouvrir en le faisant grincer le portail du jardin. Je n'aime pas les gens qui s'invitent sans s'annoncer et, me dressant de ma chaise, je me suis porté au-devant de l'intrus. Mon beau-père, derrière moi, m'a fait signe que ce n'était pas un inconnu, bien au contraire, mais le vieux Zoran, qu'il connaît depuis des décennies. Nous nous sommes rassis et nous avons rempli nos verres. Passé les politesses d'usage, la discussion s'est portée sur les questions pratiques: les vendanges, les voisins, la floraison – si délicate – des abricotiers. Et le chemin de terre qui nous permet d'accéder à la maison. Ce chemin d'environ 400 mètres est un sujet récurrent. Creusé de rigoles aux premières pluies de juin, poussiéreux dans la chaleur d'août, glissant dans les neiges de janvier, nous avons souvent songé à le garnir de gravier. Mais ça coûte. Alors, on discute entre voisins. Zoran est un brave homme, mais il n'est pas un homme de biens. J'avais à faire, j'ai laissé les anciens

régler, ou à tout le moins tenter de régler ce vieux serpent de mer entre eux. Au bout d'une demi-heure environ, Zoran est reparti, chancelant un peu plus encore sur ses maigres pattes, nous saluant de sa main hésitante. Et mon beau-père m'a raconté comment, voyant que je n'étais plus là, Zoran a fait venir mon fils qui se promenait par là, et lui a dit, tout sourire et à voix basse: «Petit, ton papa, il a de l'argent. Pourquoi tu lui demanderais pas, à lui, de payer pour ce chemin, hein, dis?» Mon fils, bien évidemment, n'a rien trouvé à lui répondre. Mais j'en fulmine encore aujourd'hui. J'évoque souvent dans cette chronique les riches et les pauvres, le pot de fer contre le pot de terre, les puissants et les démunis, pris comme je le suis entre mes origines et mes circonstances actuelles. Une éducation religieuse, ou plus simplement de bons sentiments, peuvent aisément donner toujours raison aux uns contre les autres. C'est la morale de presque toutes les paraboles. Le vieux Zoran m'a rappelé qu'au-delà de ces généreuses notions, la bêtise, la malhonnêteté et le cynisme ignorent très heureusement nos âges, nos origines autant que l'état de notre compte en banque.

David Laufer

L'hydre de Berne

Le Service d'information du Centre Patronal critique à juste titre la «Conception paysage suisse» (quel sabir, soit dit en passant), dont les ambitions excessives tendent à centraliser la sauvegarde des sites naturels ou urbains, partout en Suisse. Elle «tente de soumettre toute forme de paysage à une protection généralisée». Voilà le dessein de l'Office fédérale de l'environnement.

De son côté, l'Office fédéral de l'énergie proclame que l'implantation d'éoliennes industrielles est d'intérêt national, même dans des sites méritant protection pour leur valeur naturelle, au nom de la promotion de l'énergie dite douce. C'est ainsi que des investisseurs attirés par la garantie de subventions fédérales finançant cette énergie non rentable s'appêtent à saccager les crêtes du Jura vaudois.

L'hydre fédérale, avec ses multiples têtes, émet des idées et formule des politiques contradictoires. Dans le cas particulier, c'est blanc et c'est noir au nom de la même protection de l'environnement! Qui viendra à bout de ce monstre d'incohérence?

C.

Programme des Entretiens du mercredi

Le programme des Entretiens du mercredi se poursuit.
Nous nous réjouissons de vous y retrouver!

Prochains rendez-vous:

- 13 novembre:** **La transparence du financement de la vie politique,** avec Pierre-Gabriel Bieri.
- 20 novembre:** **Présentation de l'œuvre *Ponts et pensées.*** **Adrien Pichard (1790-1841). Premier ingénieur cantonal,** avec Paul Bissegger.
- 27 novembre:** **Vaudoiseries, des mots mis en scène,** avec Yves Schaefer et Bernard Gloor.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14
courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4
ICM Imprimerie Carrara Morges

Le gymnase en quatre ans ?

Un récent article de *24 heures* (du 19 septembre) a attiré notre attention sur le fait prétendument inéluctable que le gymnase vaudois passerait de trois à quatre ans, comme l'est depuis longtemps le Collège à Genève et à Fribourg. Le fait revêt une importance certaine, pour les élèves, et aussi pour les finances, les bâtiments et la planification scolaire.

Mais tout d'abord, une question de vocabulaire: les gymnases enseignent à des *élèves*, non à des étudiants. Les gymnasiens, en effet, sont soumis à des règles strictes concernant leur présence aux cours, qu'ils doivent tous suivre en fonction des options choisies, leur présence aux travaux écrits, pour lesquels ils reçoivent des notes, le moment où ils se présentent aux examens, qu'ils ne peuvent choisir en fonction de leur préparation. Ces obligations suivent clairement un régime scolaire.

Quelques chiffres ensuite: il existe actuellement dans le Canton onze gymnases, sept dans la région lausannoise, entre Pully et Renens, et un à Burier, à Morges, à Nyon et à Yverdon. A quoi il faut ajouter le Gymnase intercantonal de la Broye, à Payerne. Et le Gymnase du Bugnon dispose de deux sites plus ou moins indépendants, à la place de l'Ours et à Sévelin. Durant l'année scolaire 2018-2019, 1572 professeurs enseignaient dans ces établissements; beaucoup d'entre eux, il est vrai, le font à temps partiel.

Du côté des élèves, leur nombre a augmenté fortement depuis la réforme de la maturité fédérale, introduite dès 1998 (premières maturités en 2001).

Voici quelques chiffres arrondis pour l'Ecole de maturité et l'Ecole de culture générale, y compris les élèves vaudois du Gymnase de la Broye:

1993: 6700; 1996: 6500; 1999: 6900; 2002: 7600; 2005: 8850; 2008: 9800; 2011: 10'500; 2014: 11'250; 2017: 12'000 (voir graphique ci-dessous).

Ces chiffres sont impressionnants. La courbe dépasse de loin l'augmentation de la population, et c'est pour ainsi dire la moitié des jeunes de cette tranche d'âge qui suit les cours du gymnase. Il a fallu aussi construire dans l'urgence, louer des locaux pour loger, surtout dans l'ouest de Lausanne, les dizaines de classes qui arrivaient. 500 élèves de plus chaque année, cela représente

un nouvel établissement tous les deux ans! L'Etat a partiellement fait le nécessaire, mais à Burier, par exemple, le bâtiment initial était prévu pour 800 élèves et l'établissement en comprend actuellement 2100... On attend depuis dix ans que démarre le chantier de celui d'Aigle. Les besoins actuels exigent que soient construits, en plus, des gymnases à Echallens et à Rolle: ils sont en cours d'étude.

Et si le gymnase durait quatre ans? Une simple règle de trois permet de trouver les chiffres approximatifs, fondés sur ceux de l'année 2018-19, sans augmentation d'effectifs: 2100 maîtres, 16'200 élèves. Peut-on trouver sans trop de peine 500 professeurs supplémentaires, et des locaux pour 4000 élèves, y compris les salles de sport et les laboratoires de sciences? Je laisse aux technocrates de l'école le soin de calculer les coûts et les volumes à bâtir. Deux ou trois établissements supplémentaires devraient être créés, en plus de ceux déjà planifiés. Peut-on, dans un délai raisonnable, envisager 16 gymnases?

Passons maintenant à une autre question: les élèves seront-ils meilleurs, à l'université et dans les hautes écoles, s'ils ont pratiqué durant une année de plus les quinze disciplines du programme¹? Bien entendu, ils auront traité un peu plus de sujets, lu un peu plus de livres, abordé quelques questions supplémentaires. Mais il faut toujours revenir à André Guex, qui a enseigné le français durant vingt-neuf ans au Gymnase de la Cité; il évoque Henri Roorda et, justement, la règle de trois enseignée par les maîtres d'école: «Constatant qu'un enfant qui a cinq heures de leçons par jour en tire un certain profit, ils en concluent que le profit sera double si on leur en donne dix. [...] Il vaut mieux approfondir peu de choses que d'en parcourir beaucoup. [...] Au rythme où les connaissances s'accumulent, il faudra bientôt faire son baccalauréat à cinquante ans.» Evoquant quelques élèves très doués, André Guex rapporte le mot de l'un d'eux, pour qui les études n'étaient qu'une «salle d'attente!» (*Des mains, des mœurs, des hommes*, Ed. Bertil Galland, 1979)

Actuellement, les élèves qui sont dans l'année juste ont dix-huit ans révolus lorsqu'ils quittent le gymnase. C'est bien ainsi.

Ayant moi-même enseigné vingt ans au Gymnase de Chamblandes le latin,

le grec, et aussi le français, la correspondance commerciale et la culture antique dans les classes de culture générale, je puis dire que pour beaucoup d'élèves, ces trois années sont longues. Ils sont souvent impatients de se spécialiser. Toutes ces disciplines du plan d'études à mener de front... Et c'est surtout en 2^e année que cette lassitude se fait sentir. Durant la 3^e, la perspective des examens, le choix de la faculté ou de la haute école dans laquelle on va se porter candidat, les difficultés de l'orientation professionnelle motivent les futurs bacheliers et diplômés. Souvent, ils constatent qu'au gymnase, la vie scolaire n'est pas aussi différente qu'ils l'avaient imaginé, par rapport à celle de l'école obligatoire. Elèves ils étaient, élèves ils sont restés. On dit volontiers que les jeunes gens sont plus mûrs qu'autrefois, et c'est vrai à bien des égards. Les études universitaires durent au minimum cinq ans. Avant Bologne, on pouvait obtenir une licence en droit ou en lettres après quatre ans. Et c'est compter sans les échecs, les

années sabbatiques, les changements d'orientation.

Pourquoi les cantons alémaniques, Genève et Fribourg ont-ils une formation gymnasiale en quatre ans? Cela tient à l'histoire, mais aussi aux exigences de la formation dans l'ensemble de l'école obligatoire. Vaud, comme Neuchâtel, a toujours placé assez haut le niveau des connaissances au collège, en commençant les options assez tôt. L'existence du certificat d'études secondaires, vrai examen qui oblige à faire la synthèse et à réviser la matière, y est pour quelque chose. La qualité et la formation des maîtres aussi. En Suisse alémanique, rappelons que la première difficulté est de maîtriser le bon allemand.

Et en prenant la question par l'autre bout: faut-il retarder encore d'un an, pour la moitié de la population, le début des cotisations à l'AVS? Non, bien sûr. Fondamentalement, il n'y a aucune raison de prolonger les études gymnasiales.

¹ Voir vd.ch, puis Formation et Formations gymnasiales.

Yves Gerhard



Communautarisme numérique

Les utilisateurs compulsifs d'ordinateurs (traduction recommandée de l'anglais *smartphone*) ne savent plus s'en passer: les émojis (du japonais 絵文字) ont envahi notre langage.

LE COIN DU RONCHON

A l'origine, il s'agissait d'exprimer une émotion associée à une phrase ou à un mot, en utilisant des signes typographiques courants pour symboliser un visage souriant, moqueur ou mécontent: :-), :-), :-), :-p Tels ont été conçus les *smileys*, qualifiés ensuite d'*emoticons* en anglais et d'*émoticones* en français. A ce propos, nous venons d'apprendre que le renforcement du sourire ou du mécontentement par l'usage de plusieurs parenthèses – :-)) :-(((– constitue une variation venue de Russie. Nous frémissons à l'idée que Poutine manipule ainsi nos émotions jusque dans nos conversations les plus intimes.

Par la suite, l'évolution technique a permis à nos claviers d'intégrer dans nos textes de véritables petits dessins destinés non seulement à représenter une émotion sur un visage, mais plus largement à illustrer, voire à remplacer certains mots: les émojis étaient nés, avec des centaines d'icônes représentant des moyens de transport, des activités humaines, des objets de toutes sortes, des notions météorologiques, des drapeaux de pays, etc.

Enfin est arrivé le politiquement correct. Pour correspondre aux impératifs de notre société hyper-morale, tous les émojis représentant des êtres humains sont aujourd'hui déclinés dans toutes les couleurs de peau, et ceux montrant une famille sont complétés par des couples homos et interracialisés. Chaque

nouvelle mise à jour ajoute son lot de «minorités». Parmi les dernières icônes publiées figurent des handicapés et des super-héros asexués. L'emoji «pistolet» a été supprimé car «jugé trop violent».

Les lobbies eux-mêmes interviennent désormais pour défendre leur visibilité dans ce marché très concurrentiel: Pro Infirmis a ainsi annoncé la publication de ses propres émojis montrant par exemple une danseuse amputée d'une jambe ou une personne en fauteuil roulant face à un escalier; le communiqué de presse explique que les émojis standards ne vont «pas assez loin» et «ont pour conséquence de cimenter les différences et les préjugés au lieu de les surmonter». Pensez-y avant de faire un don à cette association.

Nous avons été agréablement surpris de lire, dans une recension de la RTS, les propos critiques d'un «spécialiste du domaine», docteur en sciences du langage et chercheur au CNRS français: «Certaines catégories de personnes, qui se considèrent comme des minorités, ont besoin ou envie d'être représentées. Elles font donc pression pour que cela se fasse. [...] Plus on multiplie les catégories d'émojis, plus on favorise l'émergence de communautés distinctes, et donc éventuellement de tensions entre elles. [...] Alors que, quand on a un petit signe qui fédère un peu tout le monde, parce qu'en fait il ne ressemble à personne et à tout le monde à la fois, on est plus dans quelque chose où tout le monde peut se retrouver.»

Tout est dit: ces petits personnages sont devenus des ferments de division et de tensions sociales, des vecteurs de luttes de classe et d'affrontements communautaristes. Pour restaurer l'unité de la communauté, il importe aujourd'hui de créer un emoji unique, monarchiste et lecteur de *La Nation*.

